

1972, la sulfureuse

3/19

CINÉMA

C'était il y a cinquante ans. Des artistes, écrivains, cinéastes, chanteurs, dessinateurs secouaient le monde, pour le meilleur et/ou pour le pire, semant le trouble, dérangeant l'ordre établi, faisant aussi parfois scandale. Ils parlaient de la mort, de l'amour, du sexe, des mœurs ou de la violence. Ils s'appelaient Blier, Polnareff, Kubrick, Bertolucci, Buñuel...

Demain : « Le Parrain », quand la mafia ne voulait pas d'un film sur la mafia

« Orange mécanique », le diabolique séisme cinématographique de Stanley Kubrick

En 1972, le public découvre – horrifié et subjugué – l'œuvre aujourd'hui culte du cinéaste américain. Retirée des salles britanniques à la demande de Kubrick, la fresque violente a largement secoué son époque.



1,3 million

C'est, en dollars, le budget d'*Orange mécanique*, considéré comme relativement raisonnable après 2001, *l'Odysée de l'espace* (Kubrick explose les compteurs avec 12 millions de dollars). Il récoltera 114 millions de dollars au box-office. Un immense succès. M.BN

MARINE BUISSON

Les aventures d'un jeune homme dont les principaux centres d'intérêt sont le viol, l'ultra-violence et Beethoven. » Le slogan provocateur s'étale sur une affiche où se dessine un triangle démesuré d'où surgit un homme qui brandit un poignard. Nous sommes en 1972, et dans les salles obscures, le public découvre le visage d'Alex DeLarge, chapeau melon vissé sur le crâne, regard azur malsain coiffé d'un faux cil et petit sourire sadique aux relets enfantins. La sortie d'*Orange mécanique* de Stanley Kubrick, adaptation inspirée du roman du Britannique Anthony Burgess, fait l'effet d'une petite bombe. Pendant plus de deux heures, le spectateur assiste à des scènes de tabassage en règle (Alex et son gang ont une propension à la castagne), de viols, d'humiliations. On se sent pris au piège, on s'attache à ce jeune homme – interprété par Malcolm McDowell qui peinera à se défaire de ce personnage iconique lors de sa carrière – à son bagout légendaire, son humour décapant. On se surprend à croiser les doigts pour qu'il n'arrive rien à l'immoral Alex DeLarge. Rien de bien étonnant puisque durant 2 h 15, le seul point de vue qui est offert au spectateur est celui de l'agresseur.

« Brillant mais dangereux »

L'année 1972 marque une évidence : il y aura un avant et un après *Orange mécanique*. Aucun film ne ressemble à cette fresque qui suit la folle escapade d'un jeune homme sulfureux, provocateur et violent, sans foi ni loi, broyé

par une société malsaine qui veut le conditionner pour le remettre dans le droit chemin.

Les critiques de l'époque se déchirent : assiste-t-on à un coup de génie ou à une ode vulgaire à la violence la plus crasse ? « *Orange mécanique* pourrait être l'œuvre d'un professeur allemand strict et exigeant qui a décidé de faire une comédie de science-fiction porno-violente. Y a-t-il quelque chose de plus triste – et finalement de plus repoussant ? », s'interroge *The New Yorker* en janvier 1972. « Une œuvre brillante et dangereuse mais dangereuse comme peuvent parfois l'être les choses brillantes », se fend *The New York Times* la même année. La morale décapante de la fin du film – Alex DeLarge, libre et « guéri » fantasme sur une scène de sexe débridée – fait s'arracher les cheveux des spécialistes de l'époque. « S'il s'agit du meilleur film de l'année, toute l'industrie cinématographique est tellement malade que cela peut être mortel. A vomir, moralement et physiquement », réagit *The Pittsburg press*, écoeuré par la violence du long-métrage.

Les équipes marketing s'en donnent à cœur joie : bandes-annonces saccadées distillant des flashes de scènes de violence, affiches de film insistant sur la classification sévère (le film est classé « X » aux Etats-Unis avant d'être légèrement remanié par Kubrick pour obtenir une classification moins restrictive). Polarisant, abrasif, génial ou pernicieux : la légende *Orange mécanique* prend forme. 20 ans plus tard, le film met tout le monde d'accord – ou presque : Kubrick a accouché

Malgré les critiques lors de sa sortie, aujourd'hui, le film met tout le monde d'accord – ou presque : Kubrick a accouché d'une œuvre monstrueusement légendaire.

© DR.

d'une œuvre monstrueusement légendaire. Culte.

A sa sortie en salles en 1972, c'est un carton plein, tant du côté du public britannique qu'américain. Mais Kubrick est vite rattrapé par la controverse. Quelques semaines après la sortie du film aux Etats-Unis, le *New York Times* se fait l'écho d'un incident : « Plusieurs dizaines de familles dans une section boisée et cossue de Riverdale dans le Bronx ont organisé une vigie dans leur quartier. Trois voleurs armés et masqués sont entrés par effraction chez un voisin et ont agressé sexuellement une femme et sa fille. L'attaque ressemble un peu aux assauts de la bande de voyous représentés dans le film *Orange mécanique*. » L'adaptation de Kubrick s'est infiltrée dans les consciences, note Peter Krämer dans le livre *Orange mécanique – Controverses* (2011) et l'Amérique tremble à l'idée que de jeunes hommes impressionnables s'inspirent de la violence à l'écran et amènent le chaos dans les rues.

Attaques et meurtres inspirés du film

C'est pourtant de l'autre côté de l'Atlantique, sur le Vieux Continent, que la menace enfle. Un an après sa sortie, au printemps 1973, une série d'attaques inspirées du film secoue la Grande-Bretagne. Combats de rue, rixes entre gangs, meurtres, cambrio-

lages et viols font la une des journaux.

« Je serais surpris de trouver un autre film au cours des dernières décennies qui a réussi à devenir aussi central dans le discours public qu'*Orange mécanique* l'a été au Royaume-Uni en 72 et 73 », écrit encore Peter Krämer. En mars 1972, lors du procès d'un enfant de 14 ans accusé d'homicide involontaire sur l'un de ses camarades de classe, le procureur suggère que l'œuvre de Kubrick tient une responsabilité. Quelques mois plus tard, un jeune homme de 16 ans plaide coupable de l'assassinat d'un vagabond après avoir dit à la police que des amis lui avaient parlé du film et du passage à tabac d'un vieux SDF. » Le réalisateur et sa famille sont victimes de menaces. Meurtri, Kubrick demande à la Warner Bros de retirer son film des salles britanniques en 1973 et déclare qu'« essayer d'imputer toute responsabilité à l'art comme cause de la vie me semble prendre l'affaire à l'envers. L'art consiste à remodeler la vie, mais il ne crée pas la vie, ni ne cause la vie. » Il faudra attendre la mort du cinéaste, en 1999, pour que le film retrouve un an plus tard, enfin, les salles britanniques.